

SUR LE BOUT DES LANGUES



Michel Feltin-Palas
mfeltin-palas@lexpress.fr

Du charme insidieux des anglicismes

L'anglomanie de certains Français est exaspérante. Mais pourquoi, à des degrés divers, cède-t-on à cette tendance ?

Pourquoi ne vient-il à l'idée de personne de dire "maillot de corps" au lieu de *tee-shirt* alors qu'objectivement, ces deux termes désignent le même objet ? Pourquoi semble-t-il si difficile de dire "téléphone intelligent" à la place de *smartphone* ? Je suis le premier à être exaspéré par notre propension à farcir nos phrases d'anglicismes, à y dénoncer une forme inconsciente d'autocolonisation culturelle. Je ne suis pas le seul, fort heureusement, comme en témoigne l'intrépide [Académie de la carpette anglaise](#) qui, chaque année, remet avec humour un "prix d'indignité civique" aux personnalités qui cèdent avec frénésie à cette anglomanie. Il n'empêche : après avoir cédé à une saine colère, il est intéressant de se demander pourquoi, à des degrés divers, nous cédon collectivement à cette tendance.

VOUS SOUHAITEZ RECEVOIR GRATUITEMENT CETTE LETTRE D'INFORMATION ? >> [Cliquez ici](#)

C'est à cette question que répond de manière convaincante la linguiste Marie Treppe, dont le point de vue distancé est d'autant plus intéressant qu'elle est membre de cette fameuse Académie de la carpette anglaise que je viens d'évoquer. Nul laxisme, donc, chez cette linguiste et sémiologue rigoureuse, mais une démarche consistant à observer les habitudes langagières de ses semblables et à tenter de les comprendre. Ce qu'elle fait avec brio dans un livre consacré aux mots que notre bonne langue

française a empruntés au fil du temps à ses consoeurs de toute la planète, de l'arabe au russe en passant par l'allemand et l'espagnol, sans oublier naturellement l'anglais (1).

Que dit au fond Marie Trepas ? Ceci : quand ils décident d'utiliser un mot venu d'ailleurs, les Français ne font pas "n'importe quoi", pas plus qu'ils ne cèdent à une quelconque "paresse". En réalité, ils effectuent des choix qui répondent à une certaine rationalité, qu'il s'agisse de désigner une réalité inconnue (comme on l'a fait pour le *café*, le *riz* ou la *tomate*) ou de se parer d'une apparente modernité. Si un ami vous convie à écouter un artiste "en live" et non "en concert", ce n'est pas par hasard. Cela signifie qu'il tient à afficher son anglophilie et, à travers elle, à se rattacher à un univers symbolique particulier, celui des Etats-Unis.

LIRE AUSSI >> Les preux chevaliers de la "carpette anglaise"

Faut-il y voir un effet de mode ? Bien sûr, et d'ailleurs, ce phénomène a été observé de tout temps. "Au XVI^e siècle, la France a subi une vogue d'italianismes d'une ampleur considérable", rappelle Marie Trepas. Au point que beaucoup, à cette époque, sonnent le tocsin, tel Henri Estienne qui tempête contre ce "*français italianisé et autrement desguizé*".

Pourquoi, s'insurge-t-il, à l'improviste à la place de *au dépourvu* ?

Pourquoi *embusquer* à la place de *embuschier* ? Pourquoi ? Tout simplement parce que l'Italie, sous la Renaissance, donne le *la*. Avec ses artistes (Vinci, Michel-Ange et les autres), ses grandes villes commerçantes (Venise, Gênes...) et ses mariages de prestige (les Médicis dominant la cour de France). Le langage suit. Aux XVI^e et XVII^e siècles, c'est au tour de la munificente Espagne, forte de la "découverte" du Nouveau monde, d'exporter à son tour plusieurs centaines de termes au nord des Pyrénées, à l'exemple de *camarade*, de *peccadille* et naturellement de *conquistador*. Aujourd'hui, les Etats-Unis règnent sur le monde, inondent les autres continents de leurs films, de leurs musiques et de leurs technologies, et l'anglais paraît terriblement séduisant.

La conclusion s'impose : c'est toujours le parler de la puissance dominante du moment que les autres peuples cherchent à imiter. De ce point de vue, ceux qui tentent de justifier leur recours à l'anglais en soutenant que cette langue serait intrinsèquement "plus courte" ou plus "claire" se trompent du tout au tout. Les mêmes, à une autre période et en un autre lieu, trouveraient mille justifications pour recourir au latin, au slovaque ou au javanais.

Certains linguistes, et non des moindres, en concluent qu'il n'y aurait donc là aucune raison de s'inquiéter puisqu'il s'agit d'un phénomène courant, semblable à ceux que l'on a souvent vus dans l'Histoire. Personnellement, je ne les suis pas. Car si le processus est de même *nature*, il n'est pas de même *degré*, et ce pour plusieurs raisons que j'ai déjà exposées mais qu'il n'est pas forcément inutile de rappeler. Primo : notre usage des anglicismes revêt désormais un caractère quasi-exclusif. En dehors de quelques domaines spécifiques (la cuisine, par exemple, où s'insinuent *bruschetta*, *houmous*, *plancha* ou *stollen*), nous n'empruntons plus qu'à cette langue. Deusio : on n'est plus dans l'échange, mais dans la domination car, depuis une cinquantaine d'années, le français "n'exporte" presque plus outre-Manche ni outre-Atlantique. Tertio : la francisation est de plus en plus rare. Naguère : *packet-boat* devenait paquebot et *bull-dog* bouledogue. Aujourd'hui, *blender*, *flashmob*, *hipster* et *paintball* ne rencontrent aucune résistance, tandis que la tentative d'imposer "blougines" fait s'esclaffer tout le monde. Quarto : la syntaxe commence à être atteinte quand nous multiplions les "c'est juste formidable", calque de l'expression "*it's just*".

>>**Réagissez, débattiez et trouvez plus d'infos sur les langues de France en me rejoignant sur [la page Facebook dédiée à cette lettre d'information](#)**

Selon les experts, qui évoquent une langue "hypercentrale", jamais un tel phénomène n'avait été observé dans l'Histoire. De fait, l'Empire romain n'avait pas imposé le latin sur les cinq continents. L'anglais, lui, se répand aujourd'hui sur toute la planète et dans tous les milieux sociaux. Il y a là, de mon point de vue, un processus qui menace la diversité linguistique et laisse entrevoir une uniformisation culturelle qui, toujours, constitue une régression et à laquelle je refuse de me résoudre.

Comprendre un processus n'interdit pas de le combattre.

(1) *Les mots voyageurs, petite histoire du français venu d'ailleurs*, par Marie Treps. Points, 8,30 €.